

# Chapitre 1

## **La Havane, quatre heures du matin...**

En contrebas du grand boulevard de La Havane appelé le Malecon, assis sur les rochers, au petit matin, Max me prend la main. Nos regards sont tournés vers l'avenir. La lune éclaire la mer, très agitée, serait-elle furieuse de son départ ? La vague vient frapper violemment les rochers de la digue. Le ressac capture notre idylle naissante et l'emporte sur des rivages inconnus. Nous reverrons-nous un jour ? Les heures s'égrènent, imperturbables, messagères de nos derniers sentiments...

Le Tropicana a fermé ses portes. Ce grand cabaret de la nuit cubaine nous a fêtés à l'égal des grands professionnels qu'étaient ses parents. Les spectateurs applaudissaient, tapaient des pieds, bissaient notre démonstration de salsa, quelle ambiance ! Un véritable show exécuté avec classe et maestria. Max est bien le

fil de Juan Pablo Alberto Consortes, le plus grand danseur cubain de salsa que le monde entier ait connu. Le couple qu'il formait avec Julietta a disparu aux portes de la gloire dans un accident d'avion.

Max est beau à voir danser. De la tête aux pieds, son corps ondule sous les rythmes soutenus de l'orchestre. Les pas sont justement exécutés, digne héritage de ses parents, une belle marque de fabrique. Cette nuit, l'organisateur lui a demandé une faveur : celle de danser, revêtu du dernier costume de scène de son père, devant ce public de connaisseurs, venus assister aux Championnats du Monde de Salsa. Sortie du musée des souvenirs pour l'occasion, le local jouxte le grand music-hall, la dernière tenue de scène du célèbre danseur habillait Max de couleurs étincelantes. Il est entré sur la scène, en pleine lumière, avec une assurance inhabituelle pour un gamin de dix-huit ans.

Et moi, Juliana, choisie par Max, pure Cubaine jamais sortie de mon île, si amoureuse de mon pays, j'étais sa partenaire d'un soir, la reine du Tropicana. Habitée par la salsa depuis toute petite comme toutes les filles du pays, je prends des cours de danse, et prépare une licence de psycho.

Un cadeau m'attendait cette nuit : les organisateurs m'offrait le droit de porter la robe de la mère de Max, désir de leur part de reconstituer le couple mythique. Quel privilège, Julietta est mon idole !

La photo de Juan Pablo Alberto et Julietta revêtus leurs habits de lumière lors de leur dernière exhibition sur le sol cubain figure en première page de mon mémoire universitaire de fin d'année. Il a pour titre : « Le phénomène Salsa et de son incidence sur les mœurs ».

Porter cette somptueuse robe jaune, sortie du musée pour l'occasion, même dans mes rêves les plus fous, je ne pouvais l'imaginer ! Les danseuses cubaines, quel que soit l'âge, n'ont que ce désir. Le Tropicana est considéré comme le plus grand lieu de spectacle de toute l'île. Il est notre seul endroit de divertissement, là où les tenues les plus folles portées par les filles, sont tolérées. Seule avec la costumière, je me déshabille, et passe la fameuse robe courte, façon charleston. Le tissu est ample, la taille basse légèrement marquée dévoile le galbe de ma jambe ; deux bretelles de couleur assortie, amples, partent de la taille aussi bien devant que derrière laissant la vue sur un décolleté vertigineux, un simple petit cordon discret à la hauteur des épaules dans le dos assure une légère tenue !

A la première apparition, je capte tous les regards... Les temps n'ont pas changé. A l'époque, Julietta était la cible de tous les photographes, guettant la sortie d'un petit sein, couleur caramel, qui jouerait à cache-cache avec le public. La salsa est une danse libre où tout le corps exprime ; elle est la fougue d'une beauté à peine voilée... A voir la tête de Max à ma sortie du vestiaire, nous avons reconstitué le « couple mythique ».

Combien de nuits ai-je rêvé de me trouver sur la piste, sous les vivats de l'assistance ; les bretelles jaunes flottent au vent et le bas de la robe s'envole à chaque tour ! Ce n'est pas combien de fois, mais toutes les nuits, devrais-je dire ! Toutes les nuits, ce rêve est « mon » rêve, je vis avec lui, je m'endors pour lui, espérant que la musique ne s'arrête jamais ! Et pourtant, tous les matins, je me réveille, je ne suis que dans mon lit, la réalité est cruelle.

Depuis longtemps, je cherche à connaître le visage du danseur de mes rêves, de celui avec qui, la nuit, je ne fais qu'un, de celui que j'ai choisi... Jamais je ne réussis à l'identifier. Au moment où son visage peut apparaître enfin à la lumière, la réalité me tire trop vite hors du sommeil. La déception de ne point connaître mon danseur me pousse à me rendormir au plus vite, revenant sur le visage de l'inconnu qui vient me prendre par la main pour m'emmener sur la piste. Il est l'homme que j'aimerais toute ma vie. Maintenant, je connais son visage ! Il est assis à côté de moi sur ce rocher. Il est quatre heures, le ciel rougit jusqu'au sang. Pour notre dernier rendez-vous, la lune est dans l'eau. La lumière essuie une larme, il va bientôt me quitter...

Max est arrivé jeudi pour assister, en spectateur, aux Championnats du monde de Salsa se déroulant à La Havane. Avec Sandrine, sa partenaire venue de France, ils ont gagné le show international qui se déroulait à Paris, et leur voyage à Cuba comme premier prix. Français par adoption mais d'origine cubaine, il ne connaît ni son père et ni sa mère. Mais depuis son arrivée sur l'île, sa vie a totalement basculé. Il est maintenant ici un danseur célèbre : son père était adulé de tous les jeunes Cubains et sa mère faisait rêver toutes nos mères éprises de salsa... et d'amour ! Le gouverneur de la province, en reconnaissance, vient de l'élever au grade de citoyen d'Honneur de La Havane. Ici à Cuba, on ne croit pas au hasard et encore moins à la chance ! Max et Sandrine désiraient une chambre chez l'habitant. Ils sont logés dans notre chambre, celle que je partage depuis

toujours avec mon frère Alberto. Max a pris mon lit et Sandrine, celui d'Alberto.

Est-ce un hasard ? Non, je ne crois pas au hasard... je crois seulement que nous étions faits pour nous rencontrer.

Le destin, seulement le destin ! Il faut savoir le provoquer. La vie cubaine est dure, le sourire se lit sur les visages mais la réalité est tout autre. Nos parents travaillent pour payer nos études ; mon père jardine pour la ville de La Havane et ma mère trie les feuilles de tabac, les roulent pour confectionner des cigares pour une entreprise de l'état naturellement, pure production de l'île.

Mon frère Alberto vient de passer son examen pour entrer dans la magistrature. Avant de s'enfermer dans un tribunal toute la journée, il a choisi le métier de guide touristique, car les salaires sont établis par la toute puissance du système. Le contact avec les touristes est mieux payé que le droit de défendre des causes perdues d'avance...

Au petit matin, la musique s'est tue, les lumières se sont éteintes ; les costumes, rangés sur les portants du vestiaire du music-hall, vont regagner leurs places au musée. Sandrine est couchée, seule dans ma chambre. Max est assis à mes côtés sur ce rocher au bord du Malecon, dernière nuit avant son départ...

La lune éclaire encore cette mer grise, plus pour très longtemps. Quatre heures viennent de sonner à la petite église du bout de la corniche, le temps ne retient pas son vol. La mer frappe, encore et encore, les rochers,

jouant une partition triste ; la mer se pleure délicatement en embruns fugaces et La Havane regrette déjà son étoile filante...

Paroles échangées, entrecoupées de longs silences, l'émotion, fébrile et douce, est notre guide de la nuit. Max est beau au clair de lune... Cinq jours se sont écoulés depuis son arrivée...

Notre premier et dernier soir au clair de lune. Encore une heure, peut-être deux et le soleil se lèvera, l'avion sera haut dans le ciel, laissant seule assise une fille perdue dans ses pensées ; la danseuse contempera seule ses reflets dans l'eau, enchaînée politiquement à sa terre, elle pense aussi à ses premiers émois de jeune fille. Personne auparavant n'avait franchi le cap, pas même Miguel, son ami cubain danseur lui aussi. Max est le premier !

Il pose la main sur ma jupe bleue marine, remonte doucement le long de mon corsage blanc, le déboutonne, puis pénètre dans un lieu encore vierge. Doucement il lève la tête pour regarder le premier frisson sur ma peau, guette mon invitation. Sans un signe de ma part, il hésite à continuer. Le trouble perceptible dans son regard avoue ses premières amours pour une jeune fille ; il me trouble aussi ; je le rassure, l'encourage, lui parle de son avion, de sa France, il pose alors son index sur ma lèvre supérieure. Que le silence est beau...

Son doigt tout doucement descend, frôlant à peine mon menton, glisse le long de mon cou, sur ma peau couleur caramel. Effleurement. Une petite retenue de ma part fait place à un sentiment de plaisir. Son index s'enfonce dans le petit vallon formé entre mes deux petits

seins naissants, tentation de femme ... Et puis, doucement, son doigt dessinant de petits ronds, il poursuit sa quête en me caressant, il cherche dans mon corsage ses premiers rêves d'adolescent. Touchant une petite pointe durcie..., il vibre de tout son corps, l'air surpris, je frissonne de ce même plaisir...

A cet instant, il me regarde, nos bouches se rapprochent, nos lèvres s'effleurent, puis se prennent pour la première fois, avec la lune pour témoin. La mer s'adoucit, devient heureuse, des larmes de joies coulent maintenant le long du rocher, le petit clapotis joue une douce partition...

Au petit matin, le soleil s'est levé sur l'eau, porteur de beaucoup d'espoir...



## Chapitre 2

### **Dix-huit heures, décollage pour la France...**

Six mois ont passé depuis ce jour magnifique. Avec Max, nous échangeons des sentiments forts par lettre. Pas une semaine ne se passe sans qu'arrivent des nouvelles de France. J'ai rangé toutes les lettres bien précieusement dans le tiroir de mon bureau.

...le pilote de l'Airbus A320 annonce le décollage dans deux minutes...

Je m'envole ! Sentiment indescriptible, je quitte mon pays, je quitte ma famille, je quitte Alberto et mes amis. Ne pas les revoir pendant un an, abandonner mes parents usés par le travail, je pleure... je ris à l'idée de sortir de mon pays, de retrouver Max, de découvrir la France, je pleure, je ris, je ne sais plus pourquoi, les émotions se mélangent dans ma tête. Quitter Cuba, un

rêve ! Il est si difficile d'obtenir une autorisation de sortie du territoire... et j'ai réussi !

La réception de mon autorisation de sortie me procurât une immense joie. Ce jour-là, Alberto, mon frère, était à mes côtés, il n'en croyait pas ses yeux. Aucun membre de la famille, aucun personnage de notre entourage n'avait eu cet extrême privilège. Pourquoi moi ? Notre show a-t-il enthousiasmé à ce point le public du Tropicana ? Y avait-il dans la salle un officiel haut placé, une personne suffisamment importante, doté d'un grand pouvoir de décision dont le désir était de ne pas séparer un couple de danseurs promis à un bel avenir ? Voilà ce qui se murmure dans le milieu de la danse ! Prendre des cours dans une école de danse à Paris, catégorie latine, nous ferait le plus grand bien ; nous confronter au gratin international serait pour nous un beau défi. Mais le prestige de Cuba, dans tout cela, ne me saute pas aux yeux, Max a la nationalité française. Plus je réfléchis, plus je doute, et pourtant... cette autorisation elle est là, dans mon sac !...

Parallèlement à la salsa que je pratique, je poursuis de brillantes études à La Havane. Les professeurs de psychologie de la faculté où je suis en ce moment sont admiratifs de mes résultats. Afin d'accroître mes chances de sortie du territoire pour suivre Max, et avec leur insistance, j'ai fait la demande avant la fin de notre année scolaire. Acquérir un double diplôme, celui de Paris à la Sorbonne, et celui de l'université de La Havane, voilà un beau challenge pour moi. Après avoir contacté la faculté parisienne et obtenu l'accord écrit du Doyen, j'ai présenté mon dossier, ici, sur place, un dossier bien ficelé. J'y ai inséré les documents demandés accompagnés d'une lettre

de motivation précisant en détail les matières à approfondir en France. Les arguments ne manquent pas tellement il existe de disciplines différentes enseignées en France et non à Cuba, et qui me sont indispensables ! Mais je ne suis pas la seule étudiante en psychologie à La Havane ? Mes copines m'en ont fait la remarque, elles auraient bien aimé, elles aussi, visiter la France !

Alors, que penser de mon autorisation ? Ce n'est pas le fruit du hasard, je n'y crois pas ! Est-ce le destin qui vous donne les autorisations ? Je n'y crois pas plus. Je pense plus sûrement au gouvernement !

... Le pilote annonce la durée du voyage et notre atterrissage prévu à 10 heures, heure locale...

Une petite idée me trotte dans la tête : je pense à un soutien assez haut placé dans la hiérarchie gouvernementale, mais plus je cherche, moins je trouve. Cela m'ennuie beaucoup de ne pas savoir si j'ai un protecteur et si oui, pourquoi ? Et pourquoi moi, surtout ? L'aurais-je excité en dansant ? Aurait-il aperçu une partie de mon corps le mettant dans tous ses états ? Mais si c'était le cas il ne me laisserait pas sortir, il me conservait sur l'île ou me ferait enlever comme ces princesses arabes emplissant le harem de leur roi ! L'idée d'un petit coup de pouce d'un personnage bien placé et bienveillant à mon égard a ma priorité. Le saurai-je un jour ? N'y pensons plus... le fait est là ! Cette lettre reçue, il y a deux mois, est dans ma poche ; elle m'autorise à me rendre en France pour suivre des études de psychologie à la Sorbonne, elle me demande aussi de continuer à pratiquer la salsa à un haut niveau. Le pays

cherche quelques « ambassadrices » de cette musique pour créer une animation touristique sur l'île. Cette autorisation est assujettie à une seule condition : trouver une famille d'accueil sur place.

L'avion prend de l'altitude. Cuba a la taille maintenant d'une feuille de papier, format A4. Qu'elle est belle mon île vue de si haut ! Je la voyais plus large qu'elle n'est ! On se fait des idées lorsque l'on n'a jamais vu ces choses-là. Je pensais aussi être plus au calme sur mon siège. Ces idées, je les dois aux livres lus et aux films vus au cinéma de la rue del Paso : on entend rarement les réacteurs à l'intérieur d'une salle à grand écran, calée dans un bon fauteuil ! Je suis surpris de ce bruit... au moins ils « turbinent », c'est une certitude... !

Lorsqu'il m'a fallu trouver une famille d'accueil, Nicole et Jacques, les parents de Max se sont tout de suite proposés. Une difficulté réglée ! Tout de suite n'est pas le terme exact ! Lors d'une première lettre envoyée à Max, il me répondait que son père et sa mère hésitaient à m'héberger, ils ne désiraient pas financièrement subvenir à mes besoins. Quelques précisions supplémentaires étaient nécessaires... Avec une famille d'accueil en France, le gouvernement cubain débloquait, en principe, une bourse pour permettre à l'étudiante de se loger et de financer ses études, en principe, car je suis la première ; le gouvernement français était prêt, quant à lui, à faire un geste d'amitié pour « réchauffer » la diplomatie franco-cubaine. Je n'ai aucune envie de vivre aux crochets des parents de Max, ils sont sûrement, comme tous les parents, de courageux travailleurs offrant des études à

leur fils, mais avec des dettes de maison à rembourser tous les mois.

... Le dîner va vous être servi dans quelques instants... par la suite on baissera l'éclairage de la cabine afin de laisser dormir ceux qui le veulent. Une heure avant d'atterrir à Roissy, un petit déjeuner vous sera offert, bon appétit...

Fort aimable, le commandant de bord, mais je n'ai pas tout compris. La langue française recèle encore quelques mystères pour moi. La pratique que j'en ai, depuis six mois maintenant, avec un vieil ami de mes parents ne me suffit pas à tout comprendre. Je décline l'invitation pour le dîner. J'avais prévu quelques petits gâteaux, discrètement glissés au fond de mon sac même si la sortie de nourriture n'est pas autorisée. En revanche le petit déjeuner est offert, a dit le pilote, je me rattraperai demain matin.

Près du hublot, j'observe ce grand lac blanc percé, de-ci de-là, de quelques trous bleu gris, laissant apparaître la mer bleue ; on observe même l'écume des vagues. Il ne fait pas bon s'éloigner en trop petit bateau des côtes de nos îles. Quand je pense à tous ces Cubains qui fuient, sur des installations très précaires, pour gagner l'Amérique... j'ai peur pour eux, ils ne savent pas ce qui les attend... pour cela, je ne verrai jamais l'Amérique !

Mon voisin de siège s'est endormi ? Je comptais sur lui pour connaître le prix du dîner ! Va-t-il manger ? Si oui, je verrais l'argent qu'il présente. Pour ma part je dois faire des économies, je n'ai pas eu le droit de sortir beaucoup d'argent, mais je n'en avais guère à emporter.

Je compte bien trouver un petit job pour assurer mon existence au quotidien.

Je suis libre ! Cette phrase me fait peur, elle me donne le vertige, je n'en comprends pas le sens. Du haut de mes vingt ans, ce mot résonne le vide. Il me rappelle ces slogans affichés sur de grands panneaux, qui jalonnent le bord des routes de notre île, du style : la liberté par le travail. A Cuba, le mot Liberté est toujours accolé à un autre mot plus dur, labeur, travail, effort, terre, etc...

Je suis libre. Encore en cage dans cet avion, mais je vole déjà...

- Mademoiselle, vous désirez boire quelque chose ?

- Non, merci.

L'hôtesse en a profité pour réveiller mon voisin. Il sort la tablette plaquée dans le dossier devant lui, je fais de même. Il commande un punch et me propose de trinquer avec lui, j'accepte de bon cœur mais lui dit que je n'ai pas de verre, ce cocktail me rappellera les bons *mojitos* de la Bodeguita del Medio. Très gentleman, il se tourne vers l'hôtesse qui servait sa voisine, pour lui demander un autre punch. L'hôtesse me tend un verre avec un petit paquet de gâteaux salés. Nous trinquons !

-Vous savez, je ne comprends pas beaucoup le français, dis-je, je suis Cubaine.

-Mademoiselle, je le vois, votre peau est couleur caramel. Il est si rare de voir un Cubain ou une Cubaine dans un avion, êtes-vous une espèce protégée, une denrée précieuse, une sportive de haut niveau ?

- Je n'ai pas compris grand-chose, je suis désolée. Vous habitez Paris ?

-Oui.

-Je vous dois combien ?

-Rien du tout, je vous en prie, vous avez payé l'ensemble en prenant votre billet.

-Le dîner aussi ?

-Bien sûr. Je vois que vous n'avez pas l'habitude. Est-ce votre premier vol ?

-Oui, j'ai obtenu l'autorisation de prolonger mes études en France. Et vous, vous étiez à Cuba ?

-Non.

-Vous venez de la République dominicaine, l'avion y fait escale ?

-Oui tout à fait, je rentre à Paris après dix jours de vacances. Vos îles sont de véritables petits paradis. Et le *merungue*, j'adore cette danse !

-Nous à Cuba, nous dansons davantage la salsa ? Elle est plus connue et plus appréciée que le *merungue*.

-Je la danse à Paris.

Nos échanges sont heurtés, je bredouille un « français » ridicule. J'ai honte d'aller à Paris avec un tel parler ; la compréhension n'est pas facile entre nous ; je sais ce que je dois faire en arrivant : apprendre les subtilités de la langue. Le dîner avalé, je prends dans la petite pochette mise à notre disposition des tampons à mettre dans les oreilles et le cache noir à mettre sur les yeux. Je m'assoupis quelques instants...

Bercée par le bruit feutré des réacteurs, je n'ai pas vu la nuit passer. Me réveillant une seule fois dans la nuit, j'ai dû enjamber mon voisin et ma voisine pour gagner les toilettes. Ah ! Les effets secondaires du punch !

... zone de turbulences, veuillez regagner vos sièges...

Réveillée par le commandant de bord, je constate que mon voisin me regarde, j'avais posé ma tête sur son épaule, bien calée ainsi. Il a aimé cela et me le dit gentiment :

-Vous pouvez vous reposer encore si vous le souhaitez, cela ne me dérange pas.

- Non, merci. Excusez-moi !

Je consulte ma montre, dans moins d'une heure le petit déjeuner va nous être servi :

- Vous restez à Paris ? lui demande-je.

- Oui, vous aussi ?

- Non, je pars pour la province, mais je dois prendre une chambre à Paris pour mes études. On a peu de chances de se revoir. Vous vous appelez ?

-Pascal et vous, Juliana Albeniz et vous êtes Cubaine!

-Mais ! Comment savez-vous cela ?

-Pendant que vous dormiez cette nuit ! Votre passeport est tombé sur mes genoux. Je me suis permis de jeter un œil dessus, j'ai retenu votre nom car il ressemble à celui de la femme de notre Président, enfin, son ex.

- Non, nous ne sommes pas parents... et je suis bien Cubaine.

Ce garçon est un peu indiscret ! Je n'aurais pas fait le tour du monde avec lui ; à Cuba, nous fuyons ce genre d'individus...

... début de la descente, atterrissage prévu dans  
trente-cinq minutes...



## Chapitre 3

### **A l'aéroport...**

L'avion a posé le train d'atterrissage sur le sol de France, les palpitations de mon cœur se font plus rapides. Nous passons par une passerelle, empruntons de longs couloirs, interminables, je marche dans les pas de Pascal, je pourrais me perdre. Direction « bagages », encore un escalier roulant à descendre et il est là, mon Max, derrière la vitre, il me regarde, il n'a pas changé, un peu mûri, je tremble... ses parents ne sont pas avec lui, il est seul, je me rapproche à toucher la vitre où je pose mes lèvres, il pose les siennes, il applique sa main, je lui tends la mienne, il sourit, je suis heureuse... Les premiers voyageurs sortent avec leurs valises. Je me retourne de temps à autre, j'attends la mienne, seul lien qui me relie à mes racines. Elle ne doit pas tarder à arriver. Pascal, mon voisin dans l'avion, n'a pas la sienne non plus, je le rejoins. Je ne dois pas oublier de le remercier avant de

nous séparer, il m'a bien aidée dans le dédale de l'aéroport de Roissy, sans lui, je ne sais où je serais ?

- Pascal, vous n'avez pas votre valise non plus ?

- Non, je patiente, rassurez-vous Juliana, elle n'est pas restée chez Fidel Castro ni José Martí.

- Non, je ne pense pas. Je peux vous demander un dernier petit service ? Celui de m'accompagner jusqu'à la sortie. Un ami m'attend derrière la vitre, là !

Pascal a suivi mon geste du regard, il aperçoit Max dans le hall. Le regard qu'ont échangé les deux garçons va me valoir quelques explications à la sortie. Max semble toujours aussi amoureux, encore quelques instants avant de le prendre dans mes bras, rêve éternel de princesse avec son prince charmant. Un peu plus ma valise me passait sous le nez, Pascal s'en est aperçu, il la récupère avec son sac, nous prenons la direction de la douane. Sans regarder les officiers de police, nous nous dirigeons vers la sortie, la porte automatique, nous s'ouvre nous sommes dans le hall, je suis libre ! De nombreuses personnes attendent encore, nous ne sommes pas les derniers. Des pancartes brandies à bout de bras indiquent le nom du voyageur attendu. Je lève la tête, mon nom fait partie de l'une d'elle, il est inscrit sur une feuille blanche au bout de la main de Max, il est si heureux, il me sourit, je le retrouve enfin, premier contact physique, premier baiser discret sur la joue, sa chaleur, son odeur me manquait...

- Où sont tes parents ?

- A la voiture, allons-y.

Max a empoigné ma valise et tous les deux, nous nous dirigeons vers le parking :

- Les parents sont à ce niveau. Papa doit être à côté de la station de taxi, un parking réservé.

- Est-ce dans cet aéroport qu'il travaille ? c'est ce que tu m'avais dit ?

- Oui, il est à une place réservée pour une dépose minute, même si la minute est très longue, sinon il serait garé comme les autres au sous-sol. Dis-moi qui est ce gars qui me regardait tout à l'heure en attendant vos bagages ?

- Serais-tu déjà jaloux ?... c'est Pascal ! Mais où est-il ?

- Et on peut savoir qui c'est ?

- Je ne le vois plus. Je m'en veux de ne pas l'avoir remercié. Il était mon voisin de siège dans l'avion. Nous avons sympathisé. Il m'a guidée jusqu'au tapis roulant. Sympa, mais un rien fouineur !

Une belle voiture est garée le long du trottoir, seule à cet endroit, un homme est en train de parler à la police, je suis inquiète pour lui, n'avait-il pas le droit de rester là ?

- Je sens que tu t'inquiètes, rassure-toi ce policier est un ami de papa, il irait même jusqu'à garder la voiture si mon père lui demandait.

- Chez nous, cela ne se passerait pas comme cela !

- Tu es en France, ma petite Juliana, ne l'oublie pas ; ne cherche pas toujours un œil pour t'épier, te surveiller, et te mettre en prison.

- Ne parle pas de prison, tu me fais peur, ne plaisante pas avec la police. Je sais que la France est un beau pays ; mais dis donc, le soleil est en morceaux en France, et il fait froid chez vous. Comment va Sandrine ?

- Tu vas la voir. Nous irons lui dire bonjour dans l'après midi Je te présenterai Albert, son mari. Le petit Pépito aura fini sa sieste, je pense, il pousse comme un champignon ; dans un mois, il devrait marcher. Voilà mes parents, viens que je te présente :

- Papa, Maman. Voici Juliana.

Je salue les parents de Max ; la première impression est bonne. Ils m'invitent à monter dans leur voiture. Ma valise est rangée dans le coffre. Je prends place à l'arrière de la voiture, Max est sur la banquette avec moi ; je comptais sur lui pour me réchauffer, il reste collé à sa fenêtre ! J'espère que le chauffage fonctionne bien sinon je vais attraper une pneumonie dans l'heure qui suit :

- Vous me dites si vous avez trop chaud ! dit Jacques, le père de Max.

- Non, non ! Pas du tout ! Je quitte mon pays où la température avoisine les 35°C, et avec la fatigue du voyage, je suis gelée.

- Il faudra vous habituer à mettre un pull-over, dit Nicole la mère de Max, votre petite robe légère n'est pas suffisante dans notre région. Nous attaquons l'hiver.

Elle est gentille de me prévenir ; la couleur des feuilles est magnifique, un rose tirant sur le roux, les arbres perdent progressivement leurs feuilles, je n'avais encore jamais vu cela, quelle beauté, on appelle cela l'automne ou le début de l'automne.

- Vous avez des renseignements sur votre inscription à la faculté et votre logement ? me demande Nicole.

- Non, Madame, pas plus que les informations fournies dans ma dernière lettre, mais dès lundi, je compte me rendre à Paris pour organiser tout cela.

- Très bien, alors profitez de votre petit week-end à la campagne.

- Nous vous avons installé un petit studio dans le grenier, cette pièce nous sert, d'ordinaire, à regarder la télévision. Nous y avons mis un lit, ce sera votre appartement ; vous devriez vous y sentir bien.

- Merci, madame.

Cette attention, toute particulière, me touche. Les parents de Max sont sympathiques, je vais pouvoir étudier en toute tranquillité.

- Tu me demandais pour Sandrine ? Eh bien, elle se met à chercher le grand-père de Pépito, dit Max.

- Cela devient un mal contagieux. Après Max à Cuba, c'est au tour de Sandrine de chercher son père ! ajoute Nicole.

- Je trouve cela normal, madame, Max est bien venu voir ses parents... il aurait pu rencontrer son grand-père ? Avec un peu de chance, il rencontrerait sa famille et son cousin qui lui a écrit depuis !

- Oui, mais ce n'est pas une raison.

Le ton sec de Nicole me paralyse, les premières paroles échangées me permettent de revoir ma position et de me faire une petite idée de son caractère. Avec Jacques, je vais sûrement très bien m'entendre, mais avec elle ?... c'est une autre histoire, je vais devoir marcher sur la pointe des pieds !

- Ma petite, il va falloir faire des efforts pour parler français, nous vous reprendrons lorsqu'il le faudra, c'est pour votre bien. Je peux vous donner quelques leçons ?

- Que veut dire « leçon » : une façon de faire ?

- Oui, on peut le dire comme cela !

- Madame, je dois faire de gros progrès. Mon français est pauvre, mais je n'ai que six mois d'apprentissage ; un ami de mes parents en retraite le parle un peu. C'est lui qui me permet de m'exprimer comme cela, et de me faire comprendre. La faculté se charge de nous enseigner le français durant trois semaines avant la reprise effective des cours.

- C'est très bien, ils ont raison...

Mes premières impressions se confirment, hélas pour moi ...

Une petite maison, sans charme, en plein milieu du village, on est loin du boulevard du bord de mer de La Havane ! Mais Max est là et cela vaut tous les Malécon du monde...